La « Méthode » d'Edgar Morin[1]
Pistes de lecture

Jacques Cortès
Professeur émérite de Sciences du Langage - Université de Rouen
Ancien Directeur du CREDIF à l'Ecole Normale Supérieure de saint-Cloud
Président fondateur du GERFLINT

Synergies *Roumanie* n° 3 - 2008 pp. 11-26

On dit qu'à force d'ascèse
certains boudhistes parviennent à voir
tout un paysage dans une fève

Roland Barthes
S/Z, Seuil, 1970, p.9

Préambule

L'ambition (sans doute excessive) des pages qui suivent sera corrigée par la prudence de laisser le plus souvent possible la parole à Edgar Morin lui-même. N'assumant pas le risque d'une vaste synthèse théorique susceptible de gauchir et même de ne rien comprendre à la pensée du Maître, je me bornerai à choisir, dans la masse d'environ 2500 pages (plus passionnantes les unes que les autres) de la « Méthode », quelques passages susceptibles d'introduire simplement à la lecture des 6 tomes de l'œuvre.

- Il est né à Paris, le 8 juillet 1921. Son patronyme véritable est Nahoum, Morin étant le nom qui lui a été donné dans la résistance. Directeur de recherche émérite au CNRS, il est difficilement classable dans une discipline précise car il est à la fois philosophe, sociologue et anthropologue...illustrant donc bien, par ses choix scientifiques très larges, le projet de toute son œuvre.
- Ce projet est d'analyser la complexité du réel sans le déformer, donc de construire les bases d'une connaissance ouverte, sans mutilation du savoir et donc sans cloisonnements disciplinaires. Le risque est d'évidence grand de se trouver en opposition avec la science traditionnelle dont l'efficacité est fondée « sur la séparation entre le sujet et l'objet, les faits et les valeurs »[2]. Avec Morin, « la science s'introduit dans le jeu incertain de la conscience »[3] et cela est annoncé dès 1973, dans le Paradigme perdu :

> « La pleine conscience de l'incertitude, de l'aléa, de la tragédie dans toutes choses humaines est loin de m'avoir conduit à la désespérance. Au contraire, il est tonique de troquer la sécurité mentale pour le risque, puisqu'on gagne ainsi la chance. Les vérités polyphoniques de la complexité exaltent, et me comprendront ceux qui comme moi étouffent dans la pensée close, la science close, les vérités bornées, amputées, arrogantes. Il est tonique de s'arracher au maître mot qui explique tout, à la litanie qui prétend tout résoudre. Il est tonique enfin de considérer le monde,

BDD-A2263 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:00:11 UTC)

la vie, l'homme, la connaissance, l'action comme systèmes ouverts. L'ouverture, brèche sur l'insondable et le néant, blessure originaire de notre esprit et de notre vie, est aussi bouche assoiffée par quoi notre esprit et notre vie désirent, respirent, s'abreuvent, mangent, baisent »[4].

Ce lien avec un livre, antérieur de 4 années au 1er tome de « la Méthode », montre la patiente et persévérante continuité de l'effort visant à définir le nouveau paradigme d'une Scienza nuova *capable de rejeter* [5] « le principe de disciplines qui découpent au hachoir l'objet complexe, lequel est constitué essentiellement par les interrelations, les interactions, les interférences, les complémentarités, les oppositions entre éléments constitutifs dont chacun est prisonnier d'une discipline particulière ». Bref, il faut en finir avec nos vieilles habitudes ségrégatives et faire naître « une pensée transdisciplinaire ».

La Méthode, c'est quoi ?

Dans l'introduction générale du Tome 1[6], Morin évoque abondamment la signification du terme générique *Méthode* englobant l'ensemble de la recherche. L'idée qu'il défend est susceptible d'être résumée en un aphorisme bien connu : « Ce qui apprend à apprendre, c'est cela la méthode » et il poursuit[7] :

« Je n'apporte pas la méthode, je pars à la recherche de la méthode. Je ne pars pas avec méthode, je pars avec le refus, en pleine conscience, de la simplification. La simplification, c'est la disjonction entre entités séparées et closes, la réduction à un élément simple, l'expulsion de ce qui n'entre pas dans le schème linéaire. Je pars avec la volonté de ne pas céder à ces modes fondamentaux de la pensée simplifiante :

- **idéaliser** (croire que la réalité puisse se résorber dans l'idée, que seul soit réel l'intelligible),
- **rationaliser** (vouloir enfermer la réalité dans l'ordre et la cohérence d'un système, lui interdire tout débordement hors du système, avoir besoin de justifier l'existence du monde en lui conférant un brevet de rationalité),
- **normaliser** (c'est-à-dire éliminer l'étrange, l'irréductible, le mystère).

Je pars aussi avec le besoin d'un principe de connaissance qui non seulement respecte, mais reconnaisse le non-idéalisable, le non-rationalisable, le hors-norme, l'énorme. Nous avons besoin d'un principe de connaissance qui non seulement respecte mais révèle le mystère des choses.
A l'origine le mot méthode signifiait cheminement. Ici, il faut accepter de cheminer sans chemin, de faire le chemin dans le cheminement. Ce que disait Machado : Caminante no hay camino, se hace camino al andar. La méthode ne peut se former que pendant la recherche ; elle ne peut se dégager et se formuler qu'après, au moment où le terme redevient un nouveau point de départ, cette fois doté de méthode. Nietzsche le savait : « Les méthodes viennent à la fin » (l'Antéchrist). Le retour au commencement n'est pas un cercle vicieux si le voyage, comme le dit aujourd'hui le mot **trip,** signifie **expérience,** d'où l'on revient changé. Alors, peut-être, aurons-nous pu apprendre à apprendre en apprenant. Alors, le cercle aura pu se transformer en une spirale où le retour au commencement est précisément ce qui éloigne du commencement. »

BDD-A2263 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:00:11 UTC)

Empressons-nous de dire que l'objet de notre présentation n'est qu'apparemment contradictoire avec ce qui vient d'être lu puisque nous prétendons (bien innocemment) rendre clair ce qui est complexe. En fait, il ne s'agit pas pour nous de simplifier mais de susciter un désir de lecture plus approfondie. Les textes que nous choisissons ne sont donc qu'un viatique pour entreprendre un voyage au cœur d'un travail qui est l'aboutissement de toute une vie de recherche. Nous ne voulons ni ne pouvons faire le bilan rigide d'une œuvre ouverte sur toutes les dimensions de la réalité, une œuvre - de l'aveu de Morin lui-même - qui, de par son ambition même, ne peut être conçue comme une théorie générale unifiée avec un principe maître dont chaque discipline serait logiquement déduite et strictement communautarisée et ghettoïsée.

Ce qui mérite d'être remarqué dans le texte de Morin qui précède, ce n'est pas sa volonté de polémiquer contre la connaissance « objective » prônée par la science classique. « Ses bienfaits, dit-il, ont été et demeurent inestimables puisque la primauté absolue accordée à la concordance des observations et des expériences demeure le moyen décisif pour éliminer l'arbitraire et le jugement d'autorité. Il s'agit de conserver absolument cette objectivité-là, mais de l'intégrer dans une connaissance plus ample et plus réfléchie, lui donnant le troisième œil ouvert sur ce à quoi elle est aveugle »[8]. Ce qui importe, donc, « ce n'est pas seulement d'apprendre, pas seulement de réapprendre, pas seulement de désapprendre, mais de réorganiser notre système mental pour réapprendre à apprendre ».

La « Méthode », on le voit bien, est une entreprise à risques. Nous avons appris traditionnellement à disjoindre pour simplifier, à nous doter de principes, à donner **l'objet** à la science et **le sujet** à la philosophie. La circularité ainsi brisée entre sujet et objet aboutit à « la manie totalitaire des grands systèmes unitaires qui enferment le réel dans un grand corset d'ordre et de cohérences »[9]. D'où un encyclopédisme accumulatif auquel Morin préfère substituer un apprentissage mettant effectivement le savoir en cycle. Il faut apprendre à *en-cyclo-péder,* c'est-à-dire « à articuler les points de vue disjoints du savoir en un cycle actif ». Cette mise en cycle est un processus opératoire dont le cercle est la roue et dont la route est la spirale.

La pensée de Morin, tout au long des 6 tomes, va ainsi suivre un cheminement en spirale mais à partir d'un changement complet de paradigme (*i.e.* de modèle théorique de pensée) par rapport à la méthode cartésienne. « Il ne s'agit plus d'obéir à un principe d'ordre (excluant le désordre), de clarté (excluant l'obscur), de distinction (excluant les adhérences, participations et communications), de disjonction (excluant le sujet, l'antinomie, la complexité), c'est-à-dire un principe qui lie la science à la simplification logique. Il s'agit au contraire à partir d'un principe de complexité, de lier ce qui était disjoint »[10].

Morin n'ignore rien des dangers d'un tel pari théorique. « Les risques scientifiques que je cours, dit-il, sont évidents…Ma voie, comme toute voie, est menacée par l'erreur, et de plus je vais passer par des défilés où je serai à découvert. Mais surtout, mon chemin sans chemin risquera sans discontinuer de se perdre entre ésotérisme et vulgarisation, philosophisme et scientisme »[11]. Mais, conclut-il, « je sais de mieux en mieux que la seule connaissance qui vaille est

BDD-A2263 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:00:11 UTC)

celle qui se nourrit d'incertitude et que la seule pensée qui vive est celle qui se maintient à la température de sa propre destruction ».[12] Poétique modestie que sublime encore les dernières lignes de l'Introduction: « Ce n'est pas la certitude ni l'assurance, mais le besoin qui m'a poussé à entreprendre ce travail jour après jour, pendant des années. Je me suis senti possédé par la même nécessité évidente de transsubstantiation que celle par laquelle l'araignée tisse sa toile. Je me suis senti branché sur le patrimoine planétaire, animé par la religion de ce qui relie, le rejet de ce qui rejette, une solidarité infinie : ce que le Tao appelle l'Esprit de la vallée « reçoit toutes les eaux qui se déversent en elle ».

Tome 1 : La Nature de la Nature (1977)

Comme on le voit dans le titre de ce premier ouvrage, selon un procédé d'écriture cher à Morin, les termes « se renvoient l'un à l'autre et forment comme une boucle en mouvement »[13]. Pour Morin, en effet, il est « impossible d'isoler un maître-mot, de hiérarchiser une notion première, une vérité première. L'explication ne peut plus être un schème rationalisateur. L'ordre, le désordre, la potentialité organisatrice doivent être pensés ensemble, à la fois dans leurs caractères antagonistes bien connus et leurs caractères complémentaires inconnus ». Armés de cette idée, plongeons-nous dans le texte. Ce premier livre tente de nous donner une méthode pour approcher le mystère des choses. Connaître la nature ne peut se faire en ignorant la nature de la connaissance, donc en ignorant le sujet connaissant tant dans ses aspects biologiques que dans sa culture, dans la société à laquelle il appartient et dans son histoire.

Pour mieux comprendre le paradigme de complexité[14]

a) le complexe et le simple : rapports en boucle

« Le caractère original du paradigme de complexité[15] est qu'il diffère, de par sa nature intrinsèque, du paradigme de simplification/disjonction, et que cette extrême différence lui permet de comprendre et d'intégrer la simplification. En effet, il s'oppose absolument au principe absolu de simplification, mais il intègre la simplification/disjonction devenu principe relatif. Il ne demande pas de repousser la distinction, l'analyse, l'isolement, il demande de les inclure, non seulement dans un méta-système, mais dans un processus actif et régénérateur. En effet, relier et isoler doivent s'inscrire dans un circuit récursif de connaissance qui ne s'arrête ni ne se réduit jamais à l'un de ces deux termes.
Le paradigme de complexité n'est pas anti-analytique, n'est pas anti-disjonctif : l'analyse est un moment qui revient sans cesse, c'est-à-dire qui ne se noie pas dans la totalité/synthèse, mais qui ne la dissout pas. L'analyse appelle la synthèse qui appelle l'analyse, et cela à l'infini dans un procès producteur de connaissance ».

b) distinguer entre complexité et complication

« Il est difficile de comprendre la complexité, non parce qu'elle est compliquée (complexité n'est pas complication), mais parce que tout ce qui relève d'un nouveau paradigme est très difficile à concevoir. Ce ne sont pas les raffinements de pensée qui sont difficiles à comprendre quand on part d'un principe évident, c'est la base évidente d'un autre principe. Tout paradigme nouveau, *a fortiori* un paradigme de complexité, apparaît toujours comme confusionnel aux yeux

BDD-A2263 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:00:11 UTC)

du paradigme ancien, puisqu'il accole ce qui était d'évidence répulsif, mélange ce qui était d'essence séparé, et brise ce qui était irréfragable[16] par logique. La complexité déroute et désarçonne parce que le paradigme régnant rend aveugle aux évidences qu'il ne peut rendre intelligibles. Ainsi l'évidence que nous sommes à la fois des êtres physiques, biologiques et humains est occultée par le paradigme de simplification qui nous commande, soit de réduire l'humain au biologique et le biologique au physique, soit de disjoindre ces trois caractères comme des entités incommunicables. Or le principe de complexité nous permet de percevoir cette évidence refoulée, de nous en émerveiller et de chercher une intelligibilité non réductrice. »

c) l'amour comme complexité émergente et vécue

« La complexité (..) exhume et réanime les questions innocentes que nous avons été dressés à oublier et mépriser. C'est dire qu'il y a plus d'affinités entre la complexité et l'innocence qu'entre l'innocence et la simplification. La simplification est une rationalisation brutale, non une idée innocente (aussi loin que nous remontons dans la mythologie archaïque, nous ne trouvons jamais une idée simple, toujours un mythe complexe). La vertu du Sermon sur la montagne, de l'innocent rousseauiste, de l'idiot dostoïevskien, du simple d'esprit pouchkinien qui pleure dans Boris Goudounov, c'est d'être hors du règne de l'idée abstraite, laquelle, néguentropiquement[17] faible, est sous la ligne de flottaison de la moindre réalité vivante : ces innocents expriment la plus riche complexité communicationnelle que la vie ait pu faire surgir, celle de l'amour. Contrairement à la pensée abstraite imbécile qui disqualifie l'amour, l'amour est complexité émergente et vécue, et la computation la plus vertigineuse est moins complexe que la moindre tendresse … ».

Tome 2 : La Vie de la Vie (1980)

Ce tome 2, avec presque 500 pages, est le plus volumineux de toute la « Méthode ». Il commence par un court avant-propos[18] où Morin réaffirme qu'il ne construit pas sa pensée sur un « roc de certitude ». Sa recherche part non pas d'un ordre scientifiquement préétabli nourri du principe simple d'explication « mais de l'irruption du désordre ». Ce qui l'intéresse, ce n'est pas un savoir « définitivement vérifié » mais « la transformation des connaissances » et « les idées destructrices qui deviennent (..) reconstructrices ». « Ce qui anime cette recherche, écrit-il, c'est l'horreur de la pensée mutilée/mutilante, c'est le refus de la connaissance atomisée, parcellaire et réductrice, c'est la revendication vitale du droit à la réflexion ». La Méthode n'est donc pas une encyclopédie en forme de synthèse, de système général ou de bilan ; ce n'est pas plus un livre de philosophie mais un voyage dans la multidimensionnalité du réel, au cours duquel l'objet de connaissance est pris au confluent de toutes les déterminations cérébrales, culturelles, sociales et historiques que subit la pensée complexe tentant de le saisir. Plutôt qu'une Méthode, plutôt qu'un discours sur la Méthode, il serait donc plus juste de parler d'une Recherche de méthode.

La « révolution biologique » ouverte par la découverte de l'ADN »[19] n'a pas encore introduit de révolution conceptuelle « permettant d'élucider l'autonomie et la dépendance mutuelle entre l'individu et l'espèce, et, pour un très grand

BDD-A2263 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:00:11 UTC)

nombre d'animaux, la société ». Il est devenu nécessaire de penser la vie, après une découverte aussi capitale qui ouvre l'ère des « manipulations génétiques et cérébrales » sur la biologisation et l'industrialisation de la vie. Problème d'autant plus crucial que la science est, comme toujours, sous le contrôle de puissances économiques vouées au profit, donc aussi dangereuses qu'il est possible pour le destin à venir des êtres vivants.

Définir la vie

a) La versatilité de la notion de vie[20]

« La vie se présente sous des caractères si divers que nulle définition n'arrive à les embrasser et à les articuler ensemble. Dès qu'on veut saisir son unité, elle fait surgir des questions qui devraient s'exclure les unes les autres. Elle n'est que physique et elle est différente de tous les autres phénomènes physiques. Elle est espèce et elle est individu. Elle est discontinuité (naissances/existences/morts) et elle est continuité (cycles, boucles, processus). Elle est reproduction et elle est échanges. Elle est invariance et elle est variations. Elle est constance et elle est renouvellements. Elle est conservation et elle est évolution. Elle est répétition et elle est innovation. Elle est intégration et elle est dissémination. Elle est égocentrisme et elle est égoaltruisme. Elle est économie et elle est gaspillage. Elle est régulation et elle est *Ubris*[21]. Elle produit des finalités, mais ne procède d'aucune finalité, et la finalité de ses finalités est incertaine ».

« On peut ramener la définition de la vie à la dimension de l'unité vivante de base : la cellule. Mais qu'est-ce qu'une cellule ? A la fois un système, une machine, un automate, un être, un existant. Quel est son caractère fondamental ? A la fois l'auto-organisation, l'auto-production, l'auto-reproduction. Ainsi la base cellulaire de la vie est ce qui se laisse le moins définir de façon simple et univoque ».

« Et pourquoi limiter seulement l'idée de la vie à sa base cellulaire ? La vie se définit aussi par son évolution buissonnante, ses proliférations organisationnelles – êtres polycellulaires, sociétés, éco-systèmes –les qualités émergeant des innombrables formes végétales et animales ». (..)

« La vie, enfin, c'est la totalité de la vie, c'est-à-dire la biosphère. Mais une telle définition totalisante, à elle seule, serait aussi insuffisante dans son « holisme » que la définition réductrice qui circonscrit la vie en l'unité cellulaire ».

« C'est dire qu'aucune de ces définitions de la vie ne doit exclure les autres. De même que la notion de vie ne saurait être ramenée à une substance ou une essence, on ne saurait donner à la vie une définition seulement physique, seulement biologique, seulement élémentaire, seulement totalitaire, seulement organisationnelle, seulement existentielle. Toute définition de la vie qui privilégie un seul terme la rigidifie et la mutile. Il faut encore moins, comme je n'ai cessé de le répéter dans ce travail, exclure la notion de vie elle-même de la théorie du vivant. Il nous faut non seulement y réinclure la vie, mais inclure dans la vie les termes qu'exclut chaque vision unidimensionnelle et nous réinclure nous-mêmes, êtres humains, dans la définition de la vie ».

La notion de vie, ainsi, doit être conçue à la fois intensivement – en son foyer, l'individu vivant – et extensivement – dans sa totalité de biosphère - ; dans son organisation première et fondamentale – la cellule - et dans toutes les formes méta-cellulaires d'organisation (polycellulaires, sociétés, éco-systèmes). La notion

BDD-A2263 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:00:11 UTC)

de vie doit être respectée dans ses caractères versatiles, multidimensionnels, métamorphiques, incertains, ambigus, voire contradictoires : ils sont justement pour nous les signes de sa complexité. Et c'est bien cette complexité qu'il faut considérer maintenant de front ».

b) « Cette nuit encore sera envahie par des galaxies de lucioles »[22]
Edgar Morin se met en scène dans la toute dernière page de ce tome 2. Moment de poésie mais aussi illustration émouvante de l'idée d'inachèvement, de lassitude et… d'espoir.
« (..) je coïncide avec ce livre. Ce n'est pas mon produit. Il me fait comme je le fais. Pendant que je tente de l'accoucher, il tente de faire accoucher une vérité virtuelle, encore sans forme, qui attendait en moi. J'ai ressenti très naturellement que ce livre, comme tout livre auquel on se donne, non pas « échappe » à son auteur, mais devient un être auto-éco-organisateur, autonome de son auteur dans son indépendance même, qui prend vie en se nourrissant du travail de mon esprit et de toutes les miettes que je lui apporte des laboratoires et bibliothèques. J'obéis à son ontogénèse. En vraie mère, j'y ai transféré ma vie. Je le croyais quasi terminé en 1977. Or, depuis trois ans, je vis pour lui, je me tue pour lui, mais la haute combustion qu'il exige et me donne n'a cessé de me donner amour terrestre. Je vis pour écrire ce livre, je l'écris pour vivre – pour aimer, j'aime pour pouvoir écrire ce livre…j'ai écrit en plongée dans la vie, non hors de la vie ».
« Je termine cette conclusion. Rien n'est vraiment terminé, je le sais, j'aurai encore beaucoup à reprendre, à corriger. Mais j'ai enfin le sentiment d'avoir bouclé la boucle ».
« Il fait encore jour. Je me sens épuisé. Ce n'est pas seulement la quantité énorme de ce que j'ai lu et surtout de ce que je n'ai pas lu qui m'accable. Ce n'est pas seulement un sentiment de défaite car je me sais d'avance condamné, vaincu. C'est une grande décompression qui soudain me vide ».
« Ma table est tout contre la fenêtre de ma chambre, chez les Bueno. Cette fenêtre est continuellement ouverte sur cyprès, oliviers, vignes, pentes, collines – le paysage que j'aime le plus au monde. Je quitte la chambre et je descends. Les animaux familiers, familiaux sont là, sous la treille. Ils reposent. Ici, pas d'agression, de compétition, de préséance : chats et chiens jouent ensemble, mangent ensemble dans la même grande casserole, et, sous la volière, picorent ensemble pigeons et tourterelles. Le vieux chien Bruno me regarde de ses yeux humides, et tend à tout hasard le cou pour une caresse ».
« J'avance sur la terrasse. Sous le grand orme, Raffaelle martelle le scalpello qui sculpte la pierre tombale de son père, mon ami Xavier, mort il y a vingt jours. Dans le ciel encore bleu, des chauves-souris volent et virevoltent. Cette nuit encore sera envahie par des galaxies de lucioles ».

Tome 3 : La connaissance de la connaissance (1986)

« On peut manger sans connaître les lois de la digestion, respirer sans connaître les lois de la respiration, on peut penser sans connaître les lois ni la nature de la pensée, on peut connaître sans connaître la connaissance »[23]. C'est par cette phrase qui résume tout que commence ce troisième tome de *la Méthode* : « Il faut connaître la connaissance si nous voulons connaître les sources de

BDD-A2263 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:00:11 UTC)

nos erreurs ou illusions »[24]. Projet des plus complexes : le cerveau produit l'esprit qui seul peut connaître le cerveau ; l'esprit/cerveau ne peut penser sans un langage et une culture et la connaissance ne reflète pas la nature des choses mais la traduit et la construit. Bref, « comment connaître ce qui connaît ? »[25]. Choisir un texte dans les 250 pages de ce troisième tome est toujours frustrant car n'importe lequel ferait certainement l'affaire. Nous nous sommes finalement arrêté à une question qui nous paraît en rapport étroit avec l'actualité contemporaine : la religion.

« La religion de la vérité et la vérité de la religion »[26]

« Toute évidence, toute certitude, toute possession possédée de la vérité est religieuse dans le sens primordial du terme : elle relie l'être humain à l'essence du réel et établit, plus qu'une communication, une communion.
On a cru pouvoir opposer radicalement conviction religieuse et conviction théorique, la première seule paraissant de nature existentielle. De fait, la Foi des grandes religions procure sécurité, joie, libération : la vérité du Salut assure la victoire de la Certitude sur le doute, et elle apporte la Réponse à l'angoisse devant le destin et la mort. Toutefois, en vertu du sens reconnu ici au terme « religion », il peut y avoir une composante religieuse dans l'adhésion aux doctrines ou théories, y compris scientifiques, et cette composante religieuse tient à la nature profonde du sentiment de vérité ».
« Une grande Doctrine ou Théorie révèle le Principe qui légifère et gouverne le monde, et elle constitue un analogon abstrait/idéel du fonctionnement de l'Univers. Elle permet ainsi de contempler la vérité cachée de l'Etre du monde ; on comprend dès lors le sens contemplatif originel du terme « théorie », qui en indique le caractère existentiel. De plus, comme nous l'avons vu et le reverrons, il y a, au cœur des doctrines ou théories, un noyau d'idées maîtresses, répondant aux grandes obsessions cognitives, assurant une communion ontologique avec le réel, et procurant un sentiment de plénitude. Autour de ce noyau s'articulent des justifications empiriques, logiques, idéologiques qui établissent à tous les niveaux l'adéquation entre la théorie et le réel. Dans ces conditions, ce n'est pas seulement une bienheureuse et évidente harmonie qui s'établit entre la théorie et le réel, c'est aussi une identification secrète, par magie analogique, qui s'opère entre l'analogon théorique et le monde réel. Dès lors, la théorie donne à l'esprit, dans sa communication devenant communion avec le monde, le sentiment évident de posséder le monde et d'en être possédé. Ainsi, la contemplation théorique de la vérité s'allie à la possession possédée de cette vérité ».
« Une telle alliance procure à la connaissance théorique une qualité pré- ou péri-extatique, voire mystique. La composante pré-extatique et mystique se trouve, non dans la théorie elle-même, évidemment, mais dans l'adhésion à sa vérité. A la limite l'extase (*ex-stasis* : être hors de soi) apparaît lorsque l'intensification du bonheur théorique transforme la contemplation en ravissement. Ici, une fois encore, nous devons effectuer une jonction entre les obsessions cognitives (*themata),* les questions et anxiétés existentielles et les profondes satisfactions, voire jouissances quasi extatiques, qu'apporte la Vérité doctrinaire ou théorique. Toute théorie, en somme, a quelque chose de potentiellement platonicien (permettant de contempler extatiquement, dans les Idées, l'Essence du Réel), ou, si elle est mathématisée, de pythagoricien (permettant de contempler

BDD-A2263 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:00:11 UTC)

extatiquement, dans les Nombres, l'Essence du Réel). Toute adhésion à un système cohérent d'idées sur le Monde permet de concevoir le Monde comme un système ordonné et parfait. Dans ce sens, la passion « parménidienne »[27] de l'Unité efface les désordres, les pluralités, les déracinements, les morcellements, la diaspora de toutes choses, qui semblent alors apparences superficielles : la soif logique de l'Unité est aussi une soif mystique. Dans ce sens, également, la conception d'un monde qui serait une machine déterministe impeccable satisfait une obsession de perfection et d'incorruptibilité. Enfin, lorsque la rationalité se dégrade en rationalisation, elle permet d'enfermer de façon magique/analogique le Monde dans le système conçu par l'esprit, ce qui du coup permet à l'esprit de posséder le Monde dont la vérité le possède ».
« C'est finalement un très riche complexe existentiel qui se noue dans l'adhésion à une théorie, et il associe :

- sécurité (psychique)
- solution
- harmonie (esprit/monde)
- appropriation égo-centrique (« la vérité m'appartient »)
- état péri-extatique de communion avec l'Etre, l'Essence, la vérité du monde

Sans cesse se sont noués, dénoués, renoués, au cours des aventures de la connaissance humaine, pour son bonheur et son malheur, d'intenses complexes existentiels, engageant tout l'être, et cela, non seulement autour des mythes et croyances religieuse, mais aussi autour de toute adhésion à la vérité, y compris scientifique ».
(Cette adhésion totale peut aboutir à une véritable jouissance psychique, « quasi orgasmique »[28] *débouchant sur* « cette béatitude qu'a si véridiquement exprimée Pascal : « Joie, Joie ». Pleurs de joie, Certitude).

Tome 4 : Les Idées
Leur habitat, leur vie, leurs mœurs, leur organisation (1991)

Dans le tome précédent, les idées étaient envisagées du point de vue cognitif dans le cadre d'une anthropologie de la connaissance. Dans le tome IV, Morin considère la connaissance d'un double point de vue :

- écologique d'abord : dans son cadre culturel et social
- noologique[29] ensuite : dans le monde des croyances et des idées

Dans son avant-propos, p.9, Morin rappelle que « toute connaissance philosophique, scientifique ou poétique émerge du monde de la vie culturelle ordinaire ». C'est à ce niveau qu'il se positionne car il n'est pas « du côté des scribes et des pharisiens, du côté des précieux et des Diafoirus, du côté de ceux qui, par fonction et par profession, croient détenir les Lumières ». Trois grandes parties, donc, dans cet ouvrage : l'écologie des idées, la vie des idées (noosphère), leur organisation (noologie).
Chacune de ces trois parties mériterait sans doute d'être illustrée par un texte mais nous limiterons notre sélection à la dernière qui traite d'un sujet particulièrement cher à notre discipline d'intervention : **le langage**. Morin ne se pique pas d'être linguiste, mais sa réflexion, on le verra, replace sous

BDD-A2263 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:00:11 UTC)

un éclairage neuf les questions déjà posées par Ferdinand de Saussure et ses continuateurs structuralistes d'hier et d'aujourd'hui où l'on se rend compte que le *Cours de Linguistique Générale*, ouvrage posthume, n'a peut-être pas épuisé la pensée du Maître genevois. On nous pardonnera de rassembler ici un montage de petits textes qui n'ont d'autre but que d'inciter à lire l'ensemble.

Du Langage[30]

« Le langage humain est polyvalent et polyfonctionnel. Il exprime, constate, décrit, transmet, argumente, dissimule, proclame, prescrit (les énoncés « performatifs » et « illocutoires »). Il est présent dans toutes les opérations cognitives, communicatives, pratiques. Il est nécessaire à la conservation, la transmission, l'innovation culturelles. Il est consubstantiel à l'organisation de toute société et il participe nécessairement à la constitution et à la vie de la noosphère ».
« Comme tout passe par le langage, on tend soit à en faire un simple instrument de transmission, voire une passoire, soit à en faire la réalité humaine clé et à l'hypostasier. (..) »
« Lorsque Wittgenstein voulut situer le problème clé de la connaissance, il déplaça la question du *knowing* dans celle du *meaning*[31]. A sa suite, la philosophie analytique a cru, en s'ancrant dans la linguistique, quitter les sables mouvants du philosophisme pour acquérir la rigueur scientifique, et elle a intégré le problème de la pensée dans celui du langage. Du côté des sciences humaines, le modèle issu de la linguistique structurale a déterminé l'essor du courant structuraliste où la structure du langage donne la clé des structures sociales. Devenu souverain, le langage apparut alors comme le père de toutes choses humaines et locuteur de toutes paroles ».
« Il s'est donc passé un phénomène troublant dans le monde des idées de notre siècle : la croyance qu'on pouvait enfermer la problématique épistémologique, philosophique, anthropologique, sociologique dans celle du langage devenu l'être même de toute réalité humaine ».
« Les principes noologiques[32] (..) nous permettent de comprendre le processus de doctrinarisation et d'idéologisation qui aboutit à tenscendantaliser le langage. Mais, selon la conception complexe exposée dans ce travail, la reconnaissance de la réalité objective et autonome du langage n'exclut ni l'esprit/cerveau humain qui en est le producteur, ni le sujet qui en est le locuteur, ni les interactions culturelles et sociales où il prend de l'existence et de l'être. Il nous faut penser circulairement que la société fait le langage qui fait la société, que l'homme fait le langage qui fait l'homme, que l'homme parle le langage qui le parle ».
« C'est une telle conception qui permet de comprendre l'inter-dépendance et la relation rotative productrice entre le « je » (le locuteur-sujet animé par son computo-cogito), le « ça » (la machine linguistique), le « on » (l'être socio-culturel. Sous un aspect, tout énoncé est subjectif, sous un autre il est machinique, sous un autre il est anonyme et collectif. Comme le dit Charles Becker[33] : » je ne sais pas si ***je*** parle ou bien si ***ça*** parle en moi, ou bien si ***on*** parle par moi ; Tout au plus puis-je constater que les trois formules semblent coexister dans le langage ». Effectivement, ***je***, ***ça*** et ***on*** parlent en même temps ».[34]
« (..) Saussure avait justement vu que, tout en étant un « tout en soi », le langage « pris dans son tout… est multiforme et hétéroclite : à cheval sur

BDD-A2263 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:00:11 UTC)

plusieurs domaines, à la fois physique, physiologique et psychique, il appartient encore au domaine individuel et au domaine social » (Saussure, 1931, p.25). La neuro-linguistique, la neuro-psychologie (Hecaen), la socio-linguistique nous montrent la profondeur, la radicalité, la complexité du lien entre le langage, l'appareil neuro-cérébral, le psychisme humain, la culture, la société… »
« Le langage dépend des interactions entre individus, lesquelles dépendent du langage. Il dépend des esprits humains, lesquels dépendent de lui pour émerger en tant qu'esprits. C'est donc nécessairement que le langage doit être conçu *à la fois* comme auto nome et dépendant ».[35]

Quelques aphorismes moriniens « en vrac » (pp.247 et ss):

« La théorie scientifique occulte ou refoule les problèmes philosophiques fondamentaux, d'où son inaptitude à se penser elle-même ».
« La théorie (..) ne doit ni être purement et simplement instrumentalisée, ni imposer ses verdicts de façon autoritaire ; elle doit être relativisée et domestiquée. Une théorie doit aider et orienter les stratégies cognitives qui sont menées par des sujets humains ».
« Nous ne pouvons faire l'économie non seulement des idées mais aussi des poésies, musiques, romans, pour appréhender notre être-dans-le-monde, c'est-à-dire connaître. **Nous ne pouvons faire l'économie de l'éthique.** Nos valeurs ne sauraient certes être prouvées empiriquement et logiquement, mais notre logique et notre connaissance empirique peuvent dialoguer avec elles ».
« Nous avons besoin (..) d'une nouvelle génération de théories ouvertes, rationnelles, critiques, réflexives, autocritiques, aptes à s'autoréformer, voire à s'autorévolutionner ».
« Nous avons besoin, finalement et fondamentalement, que se cristallise et s'enracine un paradigme de complexité ».

Tome 5 : L'Humanité de l'humanité (2001)

Comme on le voit, la même grande idée humaniste traverse toute la Méthode :

« nous avons besoin de contrôle permanent pour éviter idéalisme et rationalisation. (..) Il faut prendre conscience du *ça* du *on* qui parlent à travers le *je* et sans cesse être en alerte pour tenter de détecter le mensonge à soi-même ». « (..) Le problème cognitif est le problème quotidien de chacun et de tous. Son importance politique, sociale et historique devient décisive ». Et Morin terminait le tome 4 que nous venons d'explorer bien superficiellement en disant (p.250) : « Voilà ce qui donne un sens, démesuré je le reconnais, à la mission que je me suis donnée ».
Cette mission, les deux tomes suivants vont tenter, non pas de la mener à son terme (toujours l'idée d'inachèvement) mais d'en éclairer la complexité en se risquant à « relier les connaissances sur l'humain dispersées dans les sciences et les humanités, (en vue de) les articuler, (de) les réfléchir afin de penser la complexité humaine à la fois dans son identité **biologique,** son identité **subjective** et son identité **sociale** ».[36] **Individu/société/espèce**, l'un est multiple et la diversité infinie.

BDD-A2263 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:00:11 UTC)

La noosphère[37]

« Toute société humaine engendre sa noosphère, sphère des choses de l'esprit, savoirs, croyances, mythes, légendes, idées, où des êtres nés de l'esprit, génies, dieux, idées-forces, ont pris vie à partir de la croyance et de la foi ».
« La noosphère, milieu conducteur et messager de l'esprit humain, nous fait communiquer avec le monde tout en faisant écran entre nous et le monde. Elle ouvre la culture humaine au monde tout en l'enfermant dans sa nuée. Extrêmement diverse d'une société à l'autre, elle emmaillote toutes les sociétés.
La noosphère est un dédoublement transformateur et transfigurateur du réel qui se surimprime sur le réel, semble se confondre avec lui.
La noosphère enveloppe les humains, tout en faisant partie d'eux-mêmes. Sans elle, rien de ce qui est humain ne pourrait s'accomplir. Tout en étant dépendantes des esprits humains et d'une culture, elle émerge de façon autonome dans et par cette dépendance.
Avec ses savoirs, ses mythes, ses croyances, ses idées, la noosphère participe de façon récursive à la boucle auto-organisatrice de la société et de l'individu. Ce n'est pas un dégagement de fumée, mais un bouillonnement des puissances spirituelles ».
« Les entités de la noosphère se reproduisent dans les esprits *via* l'éducation, s'y propagent *via* le prosélytisme. Les génies, dieux, idées-forces entretiennent avec les humains des relations qui peuvent être de symbiose, de parasitisme, d'exploitation mutuelle. Les dieux et, dans nos sociétés, les idées peuvent disposer d'un pouvoir formidable ».
« Les dieux, les mythes, les idées s'autotranscendent à partir de la formidable énergie psychique qu'ils puisent dans nos désirs et dans nos craintes. Ils peuvent alors disposer de nos vies ou nous inciter au meurtre. Ce ne sont pas seulement les humains qui se font la guerre par dieux et religions interposées, ce sont en même temps les dieux et les religions qui se font la guerre par humains interposés ».
« Dieux, mythes, idées peuvent littéralement posséder leurs fidèles comme dans la macumba[38] lorsque les *orixas*[39]prennent possession de leurs corps et parlent par leur bouche. De fait, la relation avec les entités de la noosphère est de possession réciproque : nous demandons aux dieux aide et protection en échange de notre adoration ; nous demandons à nos idées sécurité et salut quand elles deviennent mythes ».
« Les dieux sont des émergences de la pensée mythologique. Les idées se forment à partir de la pensée rationnelle, mais elles ne prennent vraiment vie que lorsque, de façon clandestine (invisible au rationaliste) , elles deviennent dotées de vertus providentielles, et peuvent être en fait déifiées ; elles peuvent susciter une religion de salut, comme ce fut le cas pour le marxisme. Dès lors, elles acquièrent une puissance plus grande que les faits auxquels elles semblent se conformer. « Les faits sont têtus », disait l'idéologue Lénine, dont les idées, encore plus têtues que les faits, ont broyé les faits qui leur résistaient. Le XXème siècle a montré que les idées ont des potentialités exterminatrices qui égalent celles des dieux les plus cruels ».

La seconde préhistoire

Sautons 300 pages d'une majestueuse beauté et rendons-nous dans les dernières lignes de ce tome 5 probablement plus admiré et mieux connu que ceux qui

BDD-A2263 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:00:11 UTC)

le précèdent car il semble être l'écho permanent de notre actualité la plus douloureuse.
« Nous sommes dans une seconde préhistoire, celle de l'âge de fer planétaire, préhistoire d'une possible société-monde, et toujours préhistoire de l'esprit humain, peut-être préhistoire de l'ère technique…»
« Nous sommes en des débuts grossiers : les premiers polycellulaires étaient beaucoup moins complexes que les cellules qu'ils associaient, et c'est avec le temps qu'ils ont développé leur organisation , produit leurs émergences et leurs créativités. Il en sera ainsi, si elle advient un jour, de la société-monde. »
« Nos consciences sont sous-développées. Elles pourraient atteindre des niveaux d'élucidation, de complexité supérieurs, mieux contrôler nos actes, nos conduites, nos pensées, nous aider à dialoguer avec nos idées. Mais elles pourraient aussi subir régressions et perversions. »
« Pourrons-nous assumer le destin dialogique de *sapiens-demens*, c'est-à-dire raison garder mais non s'y enfermer, folie garder mais non y sombrer ? »
« Pourrons-nous supporter la situation névrotique de l'être humain dans le monde, conscient à la fois d'être tout pour lui-même et rien pour l'univers ? »
« Pourrons-nous assumer l'angoisse de l'inachèvement de nos vies et de l'incertitude du destin humain, pourrons-nous accepter d'être abandonnés des dieux ? Pourrons-nous les abandonner ? »
« Saurons-nous assez que seuls l'amour et la poésie vécus sont les ripostes capables de nous faire affronter l'angoisse et la mortalité ? »
« Pourrons-nous inhiber la mégalomanie humaine et régénérer l'humanisme ? »
« Pourrons-nous fortifier le plus précieux, le plus fragile, ces ultimes émergences que sont l'amour et l'amitié ? »
« Pourrons-nous refouler les monstres qui sont en nous par la vertu de l'amour et de la fraternité ? »
« Pourrons-nous pratiquer la réforme intérieure qui nous rendrait meilleur ? »
« Pourrons-nous un jour « habiter poétiquement la terre ? »
« L'humanité est en rodage. Y a-t-il une possibilité de refouler la barbarie et vraiment civiliser les humains ? »
« Pourra-t-on poursuivre l'hominisation en humanisation ? »
« Sera-t-il possible de sauver l'humanité en l'accomplissant ? »
« Rien n'est assuré, y compris le pire ».

Tome 6 : L'Ethique (2004)[40]

Avec *l'Ethique,* Morin parvient « au point d'arrivée » d'une œuvre dont la complexité est la question globale et fondamentale posée sous différents angles dans l'ensemble de l'œuvre. Etudier l'éthique, « après un examen à la fois anthropologique, historique et philosophique » des valeurs d'une société contemporaine (notamment occidentale) en crise, c'est tenter de **« réformer la pensée »,** donc de mettre en relation le savoir et le devoir, la conscience intellectuelle et la conscience morale, les (bonnes) intentions et les actions (mauvaises), la volonté morale et les conséquences immorales. Tout cela dans une perspective « complexe » car l'être humain « est à la fois individu/société/espèce ». Les problèmes que pose l'éthique sont donc sans cesse aggravés par les relations entre la science, les croyances, les traditions, les coutumes, les usages, le communautarisme, le grégarisme, les passions, l'égocentrisme,

BDD-A2263 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:00:11 UTC)

l'éthocentrisme, la politique, la morale…La visée suprême de Morin, qu'il partage avec les plus grands savants comme le Russe Vladimir Verdnadski[41], par exemple, c'est de parvenir à une société-monde, un humanisme planétaire, une terre-patrie, c'est-à-dire une anthropo-éthique capable de rapprocher ce que les fantasmes et passions nationales, ethniques et religieuses, sous les prétextes sacrés les plus divers, s'obstinent à disjoindre, disloquer,fermer, plonger dans le chaos des certitudes primitives.

« *Muss es sein ? Es muss sein ! »*[42]

« Le sens que je donne, finalement, à l'éthique, s'il faut un terme qui puisse englober tous ses aspects, c'est la résistance à la cruauté du monde et à la barbarie humaine. La résistance à la cruauté du monde comprend la résistance à ce qu'il y a de destructeur et d'impitoyable dans la nature ; la résistance à la barbarie humaine est la résistance à l'ignoble cruauté de *sapiens,* et au côté noir de *demens*. C'est *sapiens* qui a exterminé les Néandertaliens qui vivaient en Europe. C'est le même *sapiens* qui a exterminé les Indiens d'Amérique, les Aborigènes d'Australie ; qui a créé l'esclavage et les bagnes, Auschwitz et le Goulag. La barbarie humaine n'a pas cessé de déferler et elle n'a pas diminué ; elle a trouvé dans les techniques modernes les moyens d'accroître démesurément ses ravages, tant dans les guerres ethniques que dans les guerres de religions et les guerres de nations, qui se mêlent et de combinent les unes aus autres. Les civilisés continuent les génocides et ethnocides des peuples archaïques (Indiens d'Amazonie, Tarahumaras de la Sierra Madre du Mexique et tant d'autres que signale sans cesse *Survival International)* ».

« La barbarie humaine est incluse au cœur même de nos civilisations, dans les relations de domination et d'exploitation, d'humiliation et de mépris. La barbarie fermente en chacun de nous : notre propre barbarie intérieure nous auto-justifie sans cesse et nous fait mentir à nous-mêmes, elle nous pousse toujours au talion et à la vengeance. C'est la barbarie entre amants où la démence de jalousie devient mortelle (Bertrand Cantat et Marie Trintignant), et c'est la barbarie de vengeance qui veut ignorer le caractère accidentel du meurtre – Nadine Trintignant) ; c'est la barbarie conjugale ; c'est la barbarie d'incompréhension entre parents et enfants, frères, collègues. Ce sont les meurtres psychiques que nous commettons sans cesse et les plus barbares sont chez ceux qui devraient donner l'exemple de l'intelligence : les intellectuels où l'égocentrisme s'est hypertrophié en vanité et désir de gloire. La guerre à l'intelligence sévit au sein même de l'intelliguentsia ».

« La résistance à la barbarie humaine est la résistance à la méchanceté triomphante, à l'indifférence, à la fatigue : « plus nous sommes attaqués par le néant qui, tel un abîme, de toutes parts menace de nous engloutir, ou bien aussi par ce multiple quelque chose qu'est la société des hommes et son activité, qui, sans forme, sans âme et sans amour, nous persécute et nous distrait, et plus la résistance doit être passionnée, véhémente et farouche de notre part… » (Hölderlin) ».

« La barbarie est en nous. Nos esprits sont en profondeur demeurés barbares (et c'est là le grand enseignement de Freud, bien qu'énoncé en d'autres termes). Notre civilisation repose sur un socle de barbarie (comme l'a bien perçu Walter Benjamin)[43]. La résistance à la cruauté du monde et la résistance à la barbarie humaine sont les deux visages de l'éthique ».

« Sa demande première est de ne pas être cruel et de ne pas être barbare. Elle nous appelle à la tolérance, à la compassion, à la mansuétude, à la miséricorde ».

BDD-A2263 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:00:11 UTC)

Et le livre se termine par un message d'amour (P.231) : « Le comble de la poésie, comme le comble dans l'union de la sagesse et de la folie, comme le comble de la reliance, c'est l'amour ».

Conclure ?

Evidemment non. Il faut aussi apprendre à « inachever les choses », à retrouver « l'ignorance, mais ennoblie », non plus « l'ignorance arrogante qui s'ignore » mais « l'ignorance née de la connaissance qui se connaît ignorante »[44]. Au terme de ce survol, le cercle s'est-il transformé « en spirale où le retour au commencement est précisément ce qui éloigne du commencement » ? Je ne puis qu'en former le vœu.

Notes

[1] Le projet initial de ce choix de textes fut une causerie prononcée à L'Université de Tallinn en 2005, à la demande d'Aleksandra Ljalikova, Rédactrice en chef de la revue *Synergies Pays Riverains de la Baltique*.
[2] Edgar Morin, *Le Paradigme perdu, la nature humaine*. Paris, Seuil, 1973, p.231
[3] Ibid. p. 233
[4] Ibid. p. 234-235
[5] Ibid. p. 229
[6] *La Méthode - t.1.* « La nature de la nature », Paris, Points Seuil, Essais, 1977
[7] Ibid. pp. 21-22
[8] Ibid. p. 21
[9] Ibid. p.19
[10] Ibid. p. 23
[11] Ibid. p. 20
[12] Ibid. p. 24
[13] Ibid. p. 45
[14] La Méthode, tome 1 pp.382 et sqq.
[15] Le concept de paradigme est expliqué abondamment dans le tome 4 de la Méthode (pp. 211 et sqq.) mais aussi dans le tome 6 (pp.236 et sqq.). Morin a conscience de son caractère un peu obscur mais l'utilise précisément comme notion ambiguë « profondément immergée dans l'inconscient individuel et collectif » pour désigner « non seulement le savoir scientifique, mais aussi toute connaissance, toute pensée, tout système noologique » contrôlant implicitement, pour une époque donnée, les théories et les pratiques découlant de ces théories.
[16] Qu'on ne peut contredire.
[17] L'entropie, en théorie de l'information, représente un certain degré d'imprévisibilité. La néguentropie est l'inverse et correspond à un gain de détermination par l'information, un gain de connaissance. Une idée néguentropiquement faible est donc complexe.
[18] P. 9 et 10 pour l'ensemble des citations rassemblées dans ce préambule.
[19] Nous nous reportons ici au petit texte qui figure sur la 4è de couverture de l'ouvrage. Rédigé d'évidence par Edgar Morin, il donne à ce tome 2 et à l'ensemble de l'œuvre une finalité éthique qui trouvera son expression majestueuse dans le tome 6
[20] *La Méthode,* t. 2 « la Vie de la vie », pp. 349-350
[21] *Ubris ou Hubris.* Ce terme désigne chez les Grecs la démesure, source de délire. CF. tome 5 p. 350
[22] Ibid. p. 458
[23] La Méthode 3, p. 9
[24] Ibid. 4ème de couverture
[25] Ibid.
[26] *La Méthode 3,* pp. 133-134

BDD-A2263 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:00:11 UTC)

[27] Parménide, v. 515- v. 440 av. JC, est un philosophe grec de l'école éléate qui, dans son poème *La Nature*, a formulé la proposition fondamentale de l'ontologie : l'être est un, continu et éternel.
[28] Morin emploie même l'expression plaisante et forte à la fois de « coït psychique »
[29] Les sciences noologiques ont pour objet le monde de l'esprit par opposition aux sciences cosmologiques qui régissent l'organisation de l'univers
[30] La Méthode 4, pp. 161-172
[31] Ludwig Wittgenstein (1889-1951) a influencé la pensée contemporaine par les deux théories exposées, la première en 1921 dans le *Tracatus logico-philosophicus,* qu'Edgar Morin évoque ici par le terme *knowing* qui implique l'idée d'un système logique de connaissance déterminant *a priori* toutes les relations logiques possibles. La deuxième théorie, suggérée ici par le terme *meaning,* récuse la forme logique purement descriptive du *Tractatus* au profit des emplois linguistiques, donc de l'usage des signes dans la communication naturelle. A l'approche atomiste de la première théorie a donc succédé, chez W., une conception plus globale.
[32] Morin expose toute les idées touchant à la noosphère et aux entités noologiques dans les 2ème et 3ème parties de cet ouvrage. L'idée à retenir, c'est que la noologie, à concevoir pleinement dans le cadre d'une théorie de la complexité, « ne clôt pas son objet » mais « le situe toujours dans le contexte des individus/sujets et d'une culture *hic et nunc » (p.124)*
[33] Anthropologue et historien, chargé de recherches au CNRS
[34] Ibid.p. 162
[35] Ibid.p. 163
[36] La Méthode 5, 4ème de couverture (c'est nous qui soulignons)
[37] Ibid. p. 45-46
[38] La magie noire ou culte vaudou
[39] Les orixas sont les divinités païennes apportées d'Afrique par les esclaves noirs
[40] NB : Pour ce sixième tome, je me permets de renvoyer à un petit texte que j'ai publié dans le n°2 de *Synergies Chili* (pp.148-149 pour la version française, et 150-151 pour la version espagnole).
[41] Cité à la page 183, V.V (1863-1945) est un grand savant russe, père de la « biosphère » (opposant courageux à Staline), dont Morin cite la phrase suivante en exergue de son « Ethique planétaire », (2ème chapitre de la 5ème partie de l'ouvrage) : « Pour la première fois, l'homme a réellement compris qu'il est un habitant de la planète et peut-être doit-il penser ou agir sous un nouvel aspect, non seulement sous l'aspect d'individu, de famille ou de genre, d'Etat ou de groupes d'Etats, mais aussi sous l'aspect planétaire ». On comprend donc pourquoi les écrits de V.V. ont été mis sous le boisseau jusqu'à la mort de Staline et même bien au-delà puisqu'ils sont encore largement à découvrir dans la Russie actuelle.
[42] Texte P. 227 et ss. situé dans les « Conclusions éthiques » de l'ouvrage : « Du Mal » (pp. 211-220) et « Du Bien » (pp. 221-232).
[43] Walter Benjamin (1892-1940) est un philosophe allemand dont Morin cite une phrase où WB parle de la cruauté inimaginable du monde civilisé à l'égard du monde animal.
[44] La Méthode, Tome 5, p. 338.

BDD-A2263 © 2008 Gerflint
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:00:11 UTC)